Surprises et aventures

En été 2018, Tom et Anisia Baumann ont navigué de Bonaire au Panama. Une croisière ponctuée de puissants alizés et d'un tronc d'arbre qui a failli mettre fin au voyage.

Anisia Baumann | Tom et Anisia Baumann

Alors qu'une petite fenêtre météo s'offre à nous, la croisière vers le Panama s'annonce sportive, mais nous n'avons pas d'autre choix que de lever l'ancre étant donné que nos vols retour vers la Suisse sont déjà réservés. Prise par le mal de mer, je vois l'île de Bonaire disparaître lentement derrière nous à l'horizon. Et moi qui pensais être enfin guérie… Je suis très faible et me sens comme un zombie. Les repas au cours des prochaines heures ne seront pas pour les fins gourmets: une boîte de raviolis ou des soupes de nouilles chinoises devront suffire et ressortiront chez moi de toute façon beaucoup plus vite que je ne le souhaiterais. Cette situation pénible m'a toutefois permis de tirer quelques enseignements, à commencer par le fait de ne jamais attendre le dernier moment avant une croisière pour acheter des médicaments contre le mal de mer, car ceux-ci pourraient être en rupture de stock. Il convient en outre de ne pas sous-estimer la quantité de biscottes nécessaire à mon régime de navigatrice à bord. Et le fait que j'ai bu passablement d'alcool à l'occasion de la fête d'adieu avec nos voisins de mouillage la veille du départ n'était rétrospectivement pas la meilleure des idées.

Boum, boum, boum ! Quelque chose d'immense frappe la coque du bateau.

marina.ch Le magazine nautique suisse
marina@marina.ch • www.marina.ch
Tél. 031 301 00 31 • Service des abonnements Tél. 031 300 62 56

01

Le «petit cap Horn»

Alors que la houle prend des formes plus modérées, la mer des Caraïbes nous octroie un peu de répit. Mon estomac se calme lui aussi pour un instant. Nous nous trouvons au large des côtes colombiennes, à l'extrémité nord de l'Amérique du Sud, devant un cap possédant une «mauvaise» réputation au point d'avoir été surnommé le «petit cap Horn». Comme à proximité de chaque cap, le vent forcit ici aussi. Dans cette zone, il souffle à 50 nœuds 250 jours par année, à en croire le guide de navigation. À cela s'ajoute l'effet de la profondeur de la mer qui diminue considérablement sur cette côte, passant de 1000 mètres et plus à quelques dizaines de mètres à peine. Une différence qui rend la mer continuellement agitée avec des vagues pouvant atteindre les sept mètres! Et lorsque les alizés soufflent au plus fort, la traversée des Petites Antilles jusqu'au Panama peut se révéler véritablement ardue. Un fait également confirmé dans la littérature sur les circumnavigations par plusieurs navigateurs, qui ont décrit cette croisière comme étant la plus difficile de tout le voyage. Mais heureusement pour nous, nous sommes à la période de l'année la plus propice afin d'affronter cette région. Il est en effet conseillé de planifier ce trajet soit d'avril à mai, soit de fin novembre à décembre, au moment où les alizés sont moins puissants. Nous nous tenons en outre à bonne distance de la côte. Le vent souffle à 25–30 nœuds et crée une houle de bien trois mètres. Notre «Vagabond» glisse sur les crêtes des vagues et bat ses records de vitesse avec des pointes allant jusqu'à dix nœuds et une moyenne de sept nœuds avec un seul foc bômé. Une performance remarquable pour un petit bateau lourd en acier. Certaines grosses vagues déferlantes passent devant le bateau des deux côtés de la coque – nous les appelons «locomotives» en raison du bruit qu'elles produisent. Il y a aussi celles qui passent sous la poupe, soulevant notre maison flottante et la faisant avancer à toute vitesse. Et puis il y a encore les «méchantes», celles qui nous frappent violemment sur le côté et font ainsi dévier brièvement notre bateau de son cap. L'Aries, notre système de pilotage automatique, relève toutefois ce défi haut la main et nous évite de devoir nous mettre à la barre. Ouf! Voilà des conditions qui nous rappellent notre difficile traversée de l'Atlantique (voir «marina.ch» 146, novembre 2021). Au cours de la troisième nuit, le vent se lève à nouveau et la mer devient très agitée. La nuit se fait longue et il nous est impossible de fermer l'œil. La chaleur est étouffante, les vagues déferlent, le vent siffle, et notre «Vagabond» se fait malmener par la houle. Au quatrième jour, le vent est encore plus violent et les vagues toujours plus impressionnantes! Notre bateau gîte à plus de 30 degrés. Nous devons donc réduire la surface de voile, et les manœuvres pour ce faire se révèlent pour le moins sportives. Avec notre minuscule tourmentin, nous naviguons tout de même à une moyenne de six nœuds.

Collision avec un tronc d'arbre

Le cinquième jour se lève. Ce matin, j'ai découvert avec une grande tristesse d'énormes tapis flottants d'algues sargasses et de déchets! Du plastique, des bouteilles et du bois flotté partout… Alors que notre «Vagabond» se fraie un chemin le long de la côte colombienne à travers une véritable décharge, j'ai envie de pleurer.

Nous sommes tous les deux sous le pont lorsque soudain, un énorme fracas retentit. Boum, boum, boum! Quelque chose d'immense frappe la coque du bateau, encore et encore. Nous nous précipitons à l'extérieur. Un énorme tronc d'arbre d'environ dix mètres de long et 80 centimètres de diamètre, flottant juste sous la surface de l'eau, est sur le point de se glisser à la transversale sous notre bateau. Il s'accroche finalement entre l'extrémité arrière de la quille et l'aileron, qui protège par chance le gouvernail, l'arbre et l'hélice. En route vers Bonaire, nous avions déjà dû éviter au dernier moment un énorme congélateur flottant et, à présent, nous entrons en collision avec un tronc d'arbre! Ce dernier semble être complètement coincé et frappe violemment et sans relâche notre coque en acier. Ça continue, encore et encore. Dans ma tête, j'imagine différents scénarios… Notre petit bateau va-t-il se briser? Comment pourrions-nous nous en sortir? Pour la première fois depuis le début de notre voyage autour du monde, je vois un air d'impuissance gagner Tom. Heureusement, il ne tarde cependant pas à reprendre ses esprits et à se calmer. Il tente alors de démarrer le moteur, avec succès. L'arbre est

01 Coucher de soleil somptueux après le départ des alizés.
02 La nourriture à bord est simple, mais bonne.
03 Navigation à la main pour les derniers milles avant l'arrivée au Panama.

02

03

01 Personne ne souhaite se retrouver si près d'un navire-cargo.
02 Protection solaire artisanale pour le pilote automatique en surchauffe.
03 Un mur de nuages noirs attend le «Vagabond».

manifestement intact. Tom enclenche ensuite alternativement la marche avant et la marche arrière, avec pour objectif de faire glisser le tronc d'arbre sur le côté. Après quelques minutes interminables d'angoisse et de supplice, l'immense tronc se déplace enfin lentement mais sûrement sur le côté bâbord de la coque, pour finalement nous faire ses adieux en donnant un dernier coup violent dans le gouvernail du pilote automatique. Le visage de Tom est blafard. Le mien aussi. Il ne reste plus qu'à espérer que la coque n'ait pas subi de gros dégâts… Nous ne constatons cependant pas d'infiltration d'eau, le gouvernail principal est intact, tout comme l'arbre et l'hélice. C'est un véritable miracle que nous nous en soyons sortis indemnes. Ou devons-nous cela à notre voilier, certes petit, mais extrêmement solide? Je comprends maintenant pourquoi Tom voulait un bateau solide en acier: la sécurité avant tout. Nous avons du mal à réaliser ce qui vient de se passer et la chance que nous avons eue malgré tout. Au milieu de l'Atlantique, à bien 100 milles marins de la côte… Nous allons bientôt mettre à sec le «Vagabond» afin de le protéger pendant la saison des ouragans et sommes très impatients de voir l'étendue des rayures et des bosses visibles sur la quille.

Au cours des heures qui suivent, nous observons non loin de notre bateau d'autres troncs d'arbres à la dérive ainsi que de nombreux déchets charriés par le courant. Tous ces objets malvenus sont probablement emportés dans la mer par le Rio Magdalena, le deuxième plus grand fleuve d'Amérique du Sud. Avec la houle actuelle, repérer ces obstacles à temps représente un véritable défi. Nous avons l'impression de nous trouver dans un champ de mines – tout est extrêmement imprévisible, mais nous pouvons heureusement éviter le pire.

Derniers souffles des alizés

Les puissants alizés s'apaisent peu à peu et, pour le plus grand bonheur de mon estomac, la mer se calme elle aussi. La nuit tombe sur un ciel parsemé d'étoiles, tandis que les planctons phosphorescents illuminent le sillage du bateau. Quel moment magique! Seul le sifflement de l'eau, fendue par la proue de notre «Vagabond», vient rompre ce silence quasi absolu. Un dernier et très doux coup de vent ne fait gonfler nos voiles que très légèrement avant que les alizés nous quittent complètement. Au matin du sixième jour, nous démarrons le moteur par un calme plat. La chaleur est étouffante et le thermomètre dans la cabine grimpe à 35 degrés. Le pilote électrique de barre franche ne tarde pas à surchauffer lui aussi. En vrai MacGyver, Tom construit une sorte de protection solaire en tissu, que nous arrosons régulièrement d'eau de mer afin d'offrir un peu de fraîcheur au pilote. Entre-temps, la surface de la mer s'est transformée en un immense désert d'eau. Depuis notre départ, nous n'avons pas rencontré un seul autre bateau. Nous sommes seuls dans notre microcosme.

Le septième jour vient de se lever, et avec lui le soleil. Il est six heures du matin, le vent brille par son absence, et je dors bercée par le ronronnement du moteur tandis que Tom veille sur la barre dans le cockpit. Soudain, les éclaboussures d'une vague se fraient un chemin à travers une écoutille entrouverte et me réveillent en sursaut. Un gigantesque navire-cargo nous dépasse à toute vitesse sur tribord. Je regarde immédiatement vers la descente et aperçois Tom à la barre. Il a juste eu le temps de changer de cap au tout dernier moment afin d'éviter le navire qui nous fonçait dessus. Il s'en est fallu de peu! Dans la lumière diffuse du soleil levant, Tom n'avait pas aperçu le cargo se trouvant à l'horizon ouest opposé lors de sa vigie à 360 degrés, à peine 15 minutes plus tôt. Il était assis le dos contre la cloison de la descente et se concentrait sur ses calculs de navigation. Ce qui nous a sauvés est le fait que Tom n'écoute pas de musique avec des écouteurs lors de son quart de veille. Ce qui lui a donc permis d'entendre le cargo à temps. En moins de 15 minutes, le gigantesque navire n'était plus qu'un petit point à peine visible à l'horizon.

Plus nous nous approchons du canal de Panama, plus le trafic s'intensifie et nous devons être particulièrement prudents, de jour comme de nuit!

Le mur noir

Encadré d'un ciel aux teintes dramatiques, le soleil se couche peu à peu. Un immense mur noir se dirige droit sur nous. Nous n'avons pas le choix et devons traverser cet orage. La pluie commence à tomber. À l'abri de l'écoutille coulissante fermée et de sa coupole en plexiglas, nous observons avec humilité l'atmosphère de fin du monde qui règne à l'extérieur. La mer, qui dix minutes auparavant était encore d'huile, se met à bouillonner. Une pluie torrentielle s'abat alors sur nous et, tout autour, les lumières vives d'innombrables éclairs crépitent. Sur un bateau en acier, la foudre qui tombe sur le mât exposé grillerait normalement les câbles électriques liés à la radio, aux feux de position et à l'éclairage de pont, mais ne causerait pas d'autres dégâts. Un bateau en acier présente en effet l'avantage que toute sa coque agit comme une cage de Faraday. Ce qui devrait quelque peu nous rassurer. Deux très longues heures plus tard, nous laissons enfin derrière nous cette violente tempête.

Terre en vue

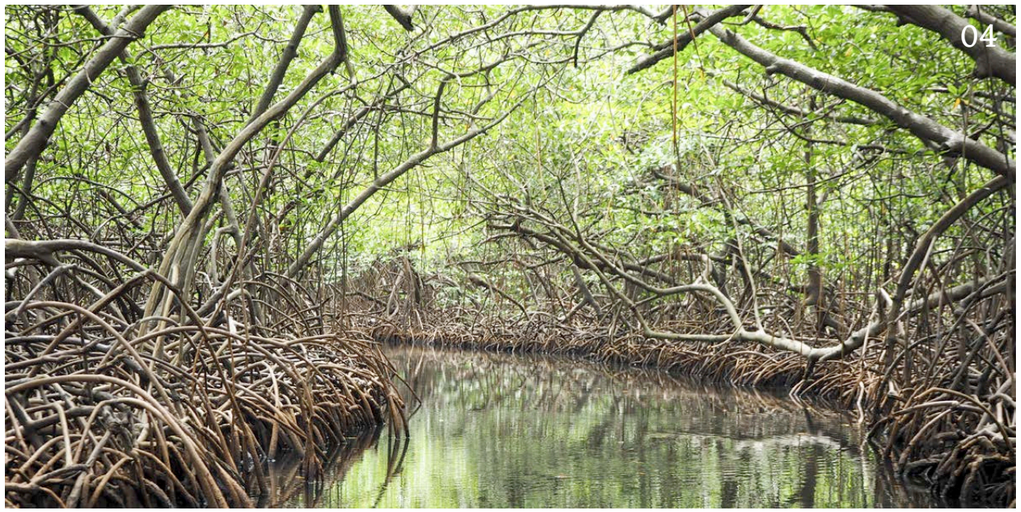
Le Panama se trouve juste devant nous, à seulement 20 milles marins. La côte, composée exclusivement de forêt vierge dense,

marina.ch Le magazine nautique suisse
marina@marina.ch • www.marina.ch
Tél. 031 301 00 31 • Service des abonnements Tél. 031 300 62 56

est entièrement recouverte d'une magnifique végétation vert émeraude. Admirant ce splendide paysage de nature encore intacte, nous nous approchons lentement de notre destination. Le problème est que nous n'arriverions qu'à la nuit tombée et que nous nous approcherions d'une côte parsemée d'obstacles. Nous prenons donc la sage décision de passer une nuit supplémentaire en mer avec une surface de voile réduite. La nuit à la lueur de la pleine lune est paisible, et le vent ne souffle que très modérément. Au loin, nous voyons les lumières vives de quelques éclairs, témoins d'autres orages. Notre grand-voile arisée, nous dérivons lentement vers notre destination. À tour de rôle, nous scrutons attentivement toutes les dix minutes l'horizon au nord et observons les cargos qui passent à une distance sûre. Le soleil se lève finalement derrière une formation nuageuse majestueuse – la journée s'annonce belle. Bien qu'il ne nous reste plus que dix milles marins à parcourir, ceux-ci nous paraissent une éternité. Nous avons désormais hissé toutes les voiles, et une légère brise nous pousse lentement sur la mer plate. Un moment de navigation beau et agréable, qui nous rappelle les après-midi passés sur le lac de Neuchâtel. Pour nous distraire, deux petits requins curieux nous accompagnent – je leur donne quelque chose à manger et m'amuse à les filmer avec notre caméra sous-marine. Le vent finit alors par tomber, et nous démarrons le moteur pour les derniers kilomètres. Tom essaie à plusieurs reprises de contacter la marina par radio VHF, mais nous n'obtenons malheureusement aucune réponse, dimanche oblige. Alors que le Panama n'est plus très loin, tout un essaim d'abeilles vole soudain à bord, prenant sans doute notre «Vagabond» pour une fleur géante. Un inconvénient de la couleur jaune de sa coque…

Nous arrivons enfin à la Panamarina, un petit port de plaisance géré par un couple de Français. Un employé du port se dirige vers nous sur son canot pneumatique et nous aide à attraper une bouée. Ouf, nous voilà enfin arrivés! Notre «Vagabond» sera mis à sec dans les prochains jours pour passer ensuite quatre mois de vacances ici, au milieu de la jungle.

L'environnement est tout simplement magnifique! Plus beau que tout ce que j'aurais pu imaginer. Nous sommes amarrés à une bouée au cœur d'une petite baie bordée de mangroves et de collines verdoyantes, dans un paysage recouvert d'une forêt vierge luxuriante. Des sons bizarres, produits par les cris des oiseaux et des singes, résonnent partout dans l'atmosphère saturée d'humidité tropicale. Tous ces bruits étranges rendent l'endroit encore plus magique qu'il ne l'est déjà. La beauté d'une nature encore pure et intacte!



01 Lever de soleil avant l'arrivée au Panama.
02 Terre en vue!
03 Le «Vagabond» est enfin arrivé à destination.
04 Les magnifiques forêts de mangroves ne sont pas rares au Panama.

marina.ch Le magazine nautique suisse
marina@marina.ch • www.marina.ch
Tél. 031 301 00 31 • Service des abonnements Tél. 031 300 62 56